

« *Panta rhei* »¹

Panta rhei: « Tout coule ». Cette formule célèbre est attribuée à l'un des premiers philosophes grecs, Héraclite, qui vécut au VI^e siècle avant J.-C. Mais comme beaucoup de formules célèbres, elle n'a jamais été prononcée ! Du moins, elle est absente des rares fragments d'Héraclite qui nous soient parvenus. Elle a été inventée beaucoup plus tard. Mais on peut admettre qu'elle résume correctement la pensée, souvent mystérieuse et difficile, de ce grand penseur de l'Antiquité.

À première vue, le sens de « *panta rhei* » n'est cependant ni mystérieux ni difficile. Cette formule paraît extrêmement simple et même banale. Elle semble relever du bon sens, plus que de la haute philosophie : tout coule, tout change, tout passe et rien ne demeure ; personne ne peut arrêter le fleuve du temps. Tout coule, c'est-à-dire que tout va vers la mort. Lorsque le Faust de Goethe s'écrie à l'adresse de l'« Augenblick » : « Verweile doch, du bist so schön ! », il tente en vain de s'opposer au « *panta rhei* », à ce flux inexorable du temps, donc de s'arracher à la condition humaine.

Pourtant l'idée d'Héraclite, pour autant que nous puissions la connaître, était certainement différente du « tout passe ». D'abord parce que la conception que les anciens Grecs se faisaient du temps n'était pas du tout la nôtre. Pour le dire en un mot, ils ne concevaient pas le temps comme un *fleuve*, ou

¹ Conférence prononcée à Schaffhouse le 25 août 2011.

comme une *ligne droite* qui va de la naissance à la mort, mais plutôt comme un *cercle*. Le temps n'était pas pour eux *linéaire*, mais *cyclique*. Et ils n'étaient pas les seuls. En réalité, dans la plupart des sociétés humaines, on a conçu le temps non pas comme un *fleuve* qui commence quelque part et finit quelque part, mais bien comme un *cercle* qui ne commence ni ne finit jamais. C'est la civilisation judéo-chrétienne, dont nous sommes les héritiers plus ou moins fidèles, qui a inventé le temps-fleuve, le temps *linéaire*.

*

Je voudrais commencer par expliquer et illustrer ces deux manières de comprendre le temps : la manière « grecque » et la manière « judéo-chrétienne ». Puis je m'interrogerai sur la façon que nous avons, *aujourd'hui*, de comprendre ou de ne pas comprendre le temps. Peut-être bien que nous ne le comprenons ni comme un cercle ni comme une ligne droite ! Ou peut-être que nous ne le comprenons plus du tout. Je me demanderai enfin si la *musique* n'est pas l'art qui, par excellence, peut nous redonner la compréhension du temps que nous avons perdue.

*

Mais commençons par la conception *grecque* du temps. La formule « *panta rhei* » ne doit pas nous tromper. Elle ne doit pas nous faire croire que le temps, pour Héraclite, est comme un fleuve qui poursuit sa course dans un seul sens, pour finir par se jeter dans la mort. L'idée de *changement* constant, chez lui, est plutôt celle d'un *échange* constant, entre des réalités apparemment opposées. Voici, pour illustrer cette idée, l'une des pensées qu'on peut lui attribuer à coup sûr :

« C'est une même chose d'être mort et vivant, éveillé et en sommeil, neuf et vieux: car ceci se transforme en cela, et cela se transforme à son tour en ceci »².

Vie et mort, c'est *la même chose* ! Le changement n'est donc pas un mouvement à sens unique, qui conduirait tous les êtres vivants de la vie à la mort. Non, c'est un mouvement d'aller et retour, ou pour mieux dire un mouvement cyclique ou circulaire, qui de la vie conduit à la mort, *et réciproquement*. « *Panta rhei* », « tout coule », signifie que tout se métamorphose en tout. La mort n'est pas seulement la fin inéluctable de la vie, elle en est aussi le commencement.

Platon a résumé, dans une admirable formule, la manière dont les Grecs comprenaient le temps : le temps, écrivit-il, c'est « das Abbild der Ewigkeit »³ ; et cette image, c'est l'image d'un *cercle*. Pourquoi ? Parce que le mouvement circulaire est répétition constante, retour constant à un état premier, dont on ne s'éloigne que pour mieux y revenir ; le cercle est donc l'imitation, par le mouvement, de l'immobilité éternelle. Aux yeux des Grecs, le mouvement des *astres* n'était pas elliptique (comme nous le savons aujourd'hui), mais circulaire. Par conséquent, les astres étaient pour eux des figures de l'éternité, donc des dieux⁴. Il ne faut pas oublier que pour les Grecs, le ciel était radicalement distinct de la Terre, ou de ce qu'on appelle le

² Héraclite, ταυτό τ' ἔνι ζῶν καὶ τεθνηκὸς καὶ ἐγγρηγορὸς καὶ καθεῦδον καὶ νέον καὶ γηραιόν: τάδε γὰρ μεταπεσόντα ἐκεῖνα ἔστι κάκαεῖνα πάλιν μεταπεσόντα ταῦτα. (B 88: Ps.-Plutarch, Cons. ad Apoll. 106 E). (http://users.uoa.gr/~nektar/history/1antiquity/fragmenta_praesocratica.htm)

³ Cf. Platon, *Timaios* 37 d.

⁴ Cf. H.-C. Puech, *En quête de la Gnose*, tome I, Gallimard, 1978, p. 218.

monde sublunaire. Il était la demeure des dieux, donc de la perfection.

Et puisque le temps, créé et scandé par le mouvement des astres, est cyclique, il n'a bien sûr ni commencement ni fin. Car le « commencement » d'un cercle n'existe pas. Dès lors, le moment que je vis maintenant n'est ni antérieur ni postérieur à tout autre moment. Ou si l'on préfère, il est à la fois antérieur et postérieur ! Aristote allait jusqu'à dire, en toute logique, que si le moment de la guerre de Troie, racontée par Homère, *précédait* le sien, il le *suivrait* tout aussi bien : car si le temps est circulaire, il implique l'éternel retour de toute chose, y compris de la guerre de Troie, qui pourra donc se répéter *après* l'époque d'Aristote.

Cette conception du temps peut nous paraître incroyable, intenable, insensée, impossible. Pourtant, je l'ai dit et je voudrais y revenir maintenant : elle n'a pas été seulement celle des anciens Grecs. Elle a été celle de la plupart des sociétés humaines. Mircea Eliade, le grand historien des religions, affirme même que la conception grecque et platonicienne du temps n'est rien d'autre que la dernière version, et la plus élaborée philosophiquement, d'une vision du monde qui a été celle de *toutes* les sociétés dites archaïques, ou traditionnelles⁵. Aucune de ces sociétés n'a jamais cru que le temps était irréversible, ni que l'« après » était radicalement distinct de l'« avant ». Toujours, elles ont conçu le temps sous la forme d'un cercle et non d'un fleuve. Toujours, elles ont proclamé « die ewige Wiederkunft des Gleichen » (l'éternel retour du même)⁶, comme le dira Nietzsche.

⁵ Cf. M. Eliade, *Le mythe de l'éternel retour*, Gallimard, coll. Idées, 1969, p. 146.

⁶ Cf. notamment F. Nietzsche, *Ecce homo*, « Also sprach Zarathustra », § 1.

Pour les hommes des sociétés traditionnelles (et toujours selon Mircea Eliade), tous les actes de la vie ont une origine sacrée. Tous, ils imitent un archétype éternel et céleste, ils répètent un acte fondateur divin. Or cette répétition a lieu, dans les consciences des hommes qui l'accomplissent, *en même temps* que l'acte divin⁷. Elle abolit donc le temps. Elle abolit tout au moins le temps profane et linéaire, tel que nous le concevons aujourd'hui. *L'après* n'a par conséquent aucune supériorité sur *l'avant*. Le but de l'homme n'est pas d'améliorer sa condition par je ne sais quels progrès techniques ou moraux (cette idée même est tout simplement inconcevable). Le but de l'homme est de se régénérer au contact du sacré, par des cérémonies rituelles et régulières, qui reviennent dans sa vie comme reviennent les saisons.

C'est ainsi que chaque début d'année est fêté comme le retour de la création même du monde. Inutile de dire que tous les phénomènes cycliques de la nature, à commencer justement par le cycle des saisons, ou le mouvement des astres dans le ciel, en particulier le cycle lunaire, sont comme autant de signes et de preuves, pour l'homme des sociétés traditionnelles, que le temps lui-même est cyclique. Cet homme-là ne dit décidément pas : « *panta rhei* », tout coule, mais « *panta kukloei* », tout tourne en rond, tout est cercle.

*

Contrairement à ce qu'on pourrait d'abord croire, cette conception ne nous est pas devenue complètement étrangère, à nous autres modernes : nous aussi, nous sommes sensibles, et même hypersensibles au passage des saisons, et le retour du printemps nous apparaît encore et toujours comme un

⁷ Cf. M. Eliade, *op.cit.*, p. 49.

renouveau de la vie, un recommencement, une régénération. Quant aux fêtes, religieuses ou non, qui scandent pour nous l'année, leur retour périodique contribue aussi à nous donner le sentiment que le temps n'est pas un fleuve au cours irréversible, mais un cercle, qui nous procure le privilège de vivre à nouveau *le même moment*.

Lorsque nous fêtons le jour de notre naissance, nous vivons peut-être l'expérience la plus étrange, une expérience double. Car ce jour-là, nous voyons le temps à la fois comme un fleuve et comme un cercle : à chaque année qui passe, nous nous trouvons un peu plus vieux (nous avons descendu un peu plus le cours du fleuve), mais à chaque anniversaire, nous revivons en quelque sorte notre propre naissance (nous nous retrouvons au même point du cercle). Il est vrai que dans notre conscience, au fur et à mesure que nous vieillissons, l'image du fleuve irréversible a tendance à l'emporter sur celle du cercle régénérateur...

*

Mais il faut précisément que j'en vienne à cette idée du *fleuve*, à cette conception linéaire du temps qui est la nôtre, et que nous héritons de la pensée chrétienne, elle-même fécondée par la pensée juive. Cette conception n'est pas nécessairement aussi pessimiste que ne le sous-entendent mes derniers propos : car si tout coule vers la *mort*, tout coule peut-être aussi vers une *vie meilleure*.

Avec le judéo-christianisme apparaît donc l'idée que le temps n'est plus un *cercle* mais une *ligne droite* (ou, si l'on préfère, un fleuve). Le monde a été créé dans le temps, il doit finir dans le temps. Il parcourt un chemin rectiligne, qui pour le chrétien va de la Genèse à l'Apocalypse. Il faudrait dire, pour être plus exact, qu'il *ouvre* ce chemin. L'arrivée du Christ est un

événement unique, qui n'est la copie d'aucun événement antérieur, et qui ne sera jamais répété (même si chaque année, à Noël, on commémore la naissance terrestre de Jésus). Dans son fameux ouvrage *Civitas Dei*, la Cité de Dieu, Saint Augustin oppose alors au *falsus circulus* (le faux cercle) des païens ce qu'il appelle la *via recta* (la voie droite) du chrétien⁸.

Ce changement est capital, car il introduit aussi dans la pensée humaine l'idée de *liberté*. En effet, la liberté consiste à poser dans le monde un acte *nouveau*, qui n'a été préparé nulle part, et qui n'imité aucun acte antérieur, fût-il divin. Et de manière très remarquable, un autre apologiste chrétien, Lactantius, explique que les astres du ciel, contrairement à ce que croyaient les Grecs païens, ne sont justement pas divins, puisqu'ils ne peuvent pas suivre une autre trajectoire que le cercle, et ne peuvent aller à leur guise, en toute liberté, dans le ciel.

*

Cette idée de liberté, et de mouvement rectiligne et irréversible du temps, a eu dans notre civilisation des conséquences immenses, que je ne puis pas décrire ici. Pardonnez-moi de résumer les choses de manière extrêmement simplifiée : l'idée qu'une *nouveauté absolue* est possible dans le monde a engendré l'idée d'une amélioration possible de la condition humaine. Bref, l'idée que le temps est irréversible n'oblige pas seulement à considérer que la mort est inéluctable, elle permet aussi de croire à ce qu'on appelle le *progrès*, idée moderne par excellence, et totalement étrangère aussi bien aux anciens Grecs qu'aux sociétés traditionnelles dans leur ensemble.

⁸ Cité in H.-C. Puech, *op. cit.*, p. 229.

Les anciens Grecs situaient dans le passé ce qu'ils appelaient L'Age d'Or. Plus exactement, ils le situaient hors du temps, « avant » le temps. Dans la pensée de la chrétienté primitive, et singulièrement dans le livre de l'Apocalypse, les « nouveaux cieux » et la « nouvelle terre » sont situés désormais à la *fin* des temps, c'est-à-dire dans le *futur*. Un futur transcendant, certes, mais un futur quand même.

Et peu à peu, ce qui pouvait arriver arriva : au fur et à mesure que la pensée chrétienne devint pensée laïque, elle ne plaça plus l'espoir d'une amélioration, voire d'une transfiguration de la condition humaine à la *fin* des temps, mais bien dans la *suite* des temps ; non plus sous de nouveaux cieux et sur une nouvelle terre, mais sous ce ciel et sur cette terre qui sont les nôtres. Bref, l'espérance *eschatologique* (c'est-à-dire l'espérance d'un salut à la fin des temps) est devenue espérance *historique* (l'espérance d'un futur meilleur). Ni Hegel ni Marx ne sont concevables sans le christianisme.

J'ai indiqué que les anciens Grecs, mais aussi toutes les sociétés traditionnelles, avaient une vision *cyclique* du temps parce qu'ils contemplaient le mouvement des astres dans le ciel, et de manière plus générale, parce qu'ils constataient le retour perpétuel de phénomènes comme les phases de la Lune ou le passage des saisons. Bref, ils se fondaient sur l'observation de la *nature*.

Il est normal que la conception *linéaire* du temps se fonde, elle, sur l'observation de *l'histoire*. On pourrait dire aussi que la conception cyclique du temps est *contemplative*, tandis que la conception linéaire est *active*. Cette dernière conception va culminer chez un Hegel, qui précisément distingue le cours de la Nature du cours de l'Histoire. Oui, reconnaît Hegel, les phénomènes *naturels* sont répétitifs, cycliques. Mais les phénomènes *historiques*, eux, sont uniques, et marchent tout droit vers un futur meilleur : l'histoire humaine, c'est l'histoire

de l'esprit, et l'esprit ne cesse de progresser, de se dépasser lui-même. Hegel le dit textuellement dans *Die Vernunft in der Geschichte* :

Quand la nature renaît, ce n'est que la répétition d'une seule et même chose: c'est la même histoire ennuyeuse, avec toujours le parcours du même cercle. Rien de nouveau sous le soleil. Mais avec le soleil de l'esprit, il n'en va pas de même. Son cours, son mouvement n'est pas une répétition de soi, car l'aspect changeant que l'esprit se donne dans des figures toujours différentes est essentiellement progrès⁹.

Et nous ne nous étonnerons pas de voir que l'image du fleuve, et du temps comme fleuve, apparaît sous la plume de Hegel pour désigner ce progrès. Voici par exemple ce qu'il écrit à propos du passé, et de la tradition qui nous le transmet :

« Elle [la tradition] n'est pas une immobile statue de pierre, mais elle est vivante et grossit comme un fleuve puissant qui s'amplifie à mesure qu'il s'éloigne de sa source »¹⁰.

*

Bien sûr, la vision de Hegel est extraordinairement optimiste. Aujourd'hui nous avons tendance à la trouver beaucoup *trop* optimiste. Est-ce que vraiment l'Histoire

⁹ Cf. G.W.F. Hegel, *Die Vernunft in der Geschichte*, hg. v. J. Hoffmeister, Hamburg 1955, p. 70.

¹⁰ Cf. Georg Wilhelm Friedrich Hegel, *Vorlesungen über die Geschichte der Philosophie*, A 21 (c'est moi qui souligne)..

humaine, malgré ses horreurs, ses guerres et ses barbaries, ne cesse de progresser ? Est-ce que vraiment l'esprit humain lui-même ne cesse de progresser ? Ce messianisme hégélien, qui se voulait l'accomplissement du christianisme, et que Marx va transformer en un messianisme matérialiste, nous avons beaucoup de peine à y croire encore.

Mais le doute, à ce sujet, ne date pas d'aujourd'hui : le plus grand des contemporains de Hegel, Goethe, le formulait déjà. Dans une lettre à Schiller datée du 9 mars 1802, il reprend la métaphore du fleuve, mais pour se demander si le fleuve de l'histoire humaine n'est pas, en réalité, un torrent tumultueux et confus qui se précipite et nous précipite vers la mort. Voici ce qu'écrit Goethe après avoir lu un ouvrage sur la Révolution française :

« Ce que l'on peut observer dans l'ensemble, c'est la vision monstrueuse de ruisseaux et de rivières qui, conformément à une nécessité naturelle, dévalent monts et vaux et, en confluant, causent en fin de compte la crue d'un grand fleuve et une inondation où tout le monde périt, celui qui l'a prévue comme celui qui ne l'attendait pas. Dans cette expérience effroyable, il n'y a rien d'autre à voir que nature, et non pas ce que nous autres philosophes aimerions bien appeler liberté »¹¹.

Goethe pose une question cruciale : est-ce que vraiment le cours de l'Histoire est différent de celui de la Nature ? Est-ce que vraiment l'homme est liberté ? Cette question, nous ne cessons pas de nous la poser. L'époque moderne a cru, avec Hegel et Marx, que le fleuve du temps nous conduisait vers

¹¹ J. W. Goethe, *Briefe*, an Schiller, Nr 844, 9 März 1802, <http://www.wissen-im-netz.info/literatur/goethe/briefe/schiller/800/844.htm>

l'accomplissement heureux de l'histoire, vers l'océan du bonheur. Mais peut-être que ce fleuve va tout simplement nous noyer !

Hegel lui-même, puis Marx et tout le progressisme des XIX^e et XX^e siècles étaient portés par la foi dans l'Histoire. Une foi si puissante qu'elle faisait oublier aux individus le drame de leur propre mort. L'espérance sociale dans un « avenir radieux » remplaçait l'espérance religieuse. Mais aujourd'hui cette espérance est bien malade. On a tendance à ne plus croire ni en Dieu ni en l'Histoire. On a tendance à penser comme Goethe, beaucoup plus que comme Hegel.

*

Il est alors compréhensible qu'on soit tenté de revenir à la vision traditionnelle et cyclique du temps. Si le fleuve de l'Histoire nous engloutit, si l'avenir est la mort, abandonnons le fleuve, renonçons à l'avenir ! Cette renonciation explique sans doute beaucoup d'attitudes contemporaines : les pensées de la « décroissance », la passion pour les civilisations traditionnelles, la méfiance vis-à-vis de l'action de l'homme qui défigure la nature, le rêve d'une vie contemplative, et qui respecte la nature. Oui, tout cela est lié à notre nostalgie de la vision cyclique du temps, qui nous prive de l'espoir d'un progrès, mais nous évite aussi les désillusions du progrès.

Déjà Nietzsche, que j'ai cité tout à l'heure, opposait au temps linéaire du christianisme le temps du « retour éternel du même ». Néanmoins, c'était dans une sorte de ferveur pour la vie présente, une vie qu'il voulait sacraliser poétiquement, en la déclarant éternelle. S'il refusait le temps linéaire du christianisme, c'était dans un élan d'enthousiasme inspiré. Nietzsche n'a pas connu le XX^e siècle et ses horreurs. Notre refus du temps linéaire est bien différent du sien. Il n'est pas

l'effet d'un enthousiasme, mais bien d'une désillusion, d'un désenchantement.

Je remarque en passant cette chose très curieuse : on dirait que les hypothèses les plus récentes de la *cosmologie* sur l'origine de l'univers ont suivi ce mouvement qui a conduit l'humanité moderne à croire au temps *linéaire*, puis à s'en méfier pour retourner au temps *cyclique* ! En effet, voilà quelques décennies, les physiciens ont proposé la théorie du « big bang » : l'univers est né voilà 13 milliards d'années, et il mourra dans un avenir lointain mais certain. Sa temporalité est donc linéaire, comme celle d'un fleuve, avec une source et une embouchure. Mais depuis, les savants ont émis une autre hypothèse : l'univers est peut-être né, d'une certaine manière, voilà 13 milliards d'années. Depuis sa naissance, il est en expansion continue. Mais cette expansion va cesser. L'univers va se contracter progressivement, et revenir à son état premier, d'où il pourra commencer un nouveau cycle d'expansion...

Bref, les physiciens semblent tentés d'abandonner le temps linéaire pour le temps cyclique. Qui sait si les désillusions du progrès et l'angoisse devant les horreurs de l'Histoire ne conditionnent pas secrètement leurs hypothèses ?

*

Je disais que les désillusions du progrès nous poussent à retourner à la conception cyclique du temps. Mais pour autant, nous ne pouvons pas nous débarrasser facilement de la conception linéaire, qui nous habite depuis vingt siècles. Dès lors, nous n'arrivons plus à choisir entre le temps-cercle et le temps-fleuve. Nous n'arrivons plus à choisir entre la Nature et l'Histoire, entre la contemplation et l'action, entre la nostalgie des origines et le désir d'un futur inouï ; entre l'acceptation de la nécessité et la soif de liberté. Nous en arrivons donc à vivre

simultanément les deux conceptions, qui se heurtent, se combattent, se déforment réciproquement, et dont l'union forcée engendre une *troisième* idée du temps, bien étrange, pour ne pas dire monstrueuse.

Cette idée, je pourrais la décrire par l'image du *maelstrœm*. Qu'est-ce qu'un « maelstrœm » ? C'est un tourbillon d'eau en forme de spirale, ou d'entonnoir, qui engloutit ceux qui s'y trouvent pris. Le temps-maelstrœm combine, mais de manière catastrophique, les caractéristiques du temps cyclique et celles du temps linéaire : comme le temps cyclique des anciens Grecs, il dessine un mouvement tournant, mais à une vitesse folle. Comme le temps linéaire du christianisme et du post-christianisme, il dessine également un mouvement en ligne droite... mais ce n'est pas un mouvement de progression horizontale : c'est un mouvement du haut vers le bas, de la surface vers le fond ! Lorsqu'un malheureux vaisseau est pris dans le maelstrœm, il tournoie, mais en même temps il descend verticalement au fond de la mer, pour y être englouti sans retour. Je me demande si nous ne vivons pas, aujourd'hui, le temps comme un *maelstroem*.

Pour parler grec, nous ne sommes plus alors dans le *pantarrhei* (tout coule) ni le *pantakukloei* (tout tourne en cercle), mais dans le *pantadinei* : tout tourbillonne.

*

Ce tourbillon nous fait descendre dans la mort, mais nous ne voulons pas le savoir. Notre société contemporaine est même la première qui tente de *nier* la mort, la mort physique des individus. Cette aberration, cette absurdité, sont révélatrices de notre désarroi. Dans toutes les sociétés humaines jusqu'à la nôtre, l'homme a toujours tenté de *donner un sens* à sa mort.

Soit il l'acceptait comme la volonté des dieux, qui font naître et mourir les humains de la même manière qu'ils font passer les saisons, tourner les astres dans le ciel. Soit la mort était provisoire, et préluait à une renaissance ou à une résurrection futures. Dans tous les cas, la mort était acceptée, et son sens était sacré. Dans la modernité laïque, c'est l'espérance d'un progrès de l'humanité qui a pris le relais de la foi en l'au-delà, pour donner un sens à la vie et à la mort des individus.

Mais jusqu'à nos jours, personne n'aurait imaginé qu'on puisse échapper à la mort du corps. Personne n'aurait jamais imaginé que les *individus* cesseraient de mourir, et vivraient *physiquement* l'immortalité sur cette terre ! Eh bien, aujourd'hui, nous sommes tellement brouillés avec le temps, tellement incapables d'accepter, en somme, que le temps passe et nous engloutit dans son tourbillon, que nous en sommes arrivés là : nous refusons la mort du corps, la mort individuelle. Nous prétendons y échapper.

Je n'exagère pas. Je ne fais que constater un phénomène de notre société contemporaine. L'espérance de la vie humaine, grâce aux découvertes de la science et de la médecine, progresse à une vitesse assurément impressionnante. Du coup, notre société se met à croire que ce progrès ne s'arrêtera jamais, jusqu'à nous donner l'immortalité physique ! À tel point qu'une essayiste française a pu intituler récemment l'un de ses ouvrages : *La société postmortelle*¹². Ce titre est éloquent. Bien sûr, il est ironique. La médecine permet d'accroître continuellement l'espérance de vie des individus, mais cela ne signifie pas que les individus vont rester jeunes toute leur vie. Cela signifie encore moins que leur vie va durer *éternellement*. Le jour où la condition humaine sera vraiment « postmortelle » n'est pas près de survenir. Mais certains auteurs, aujourd'hui,

¹² Céline Lafontaine, *La société postmortelle*, Seuil, 2008.

croient vraiment que ce jour approche ! C'est ainsi qu'un autre essayiste français a écrit un livre intitulé, sans ironie cette fois, *L'immortalité est pour demain*. Cet auteur affirme par exemple :

« Dans les vingt ans à venir, la longévité génétiquement programmée permettra sans doute à l'homme de vivre jusqu'à 150 ans. Et les outils existent qui laissent envisager sérieusement qu'un jour *l'immortalité humaine sera possible*¹³. »

Et si pour cela, il faut que nos corps ne soient plus faits de chair seulement, mais aussi de puces électroniques, pourquoi pas ? Le prix à payer n'est pas si grand ! Nous deviendrons alors ce que la science-fiction a appelé des « cyborgs » (abréviation de cyberorganismes). Autrement dit, nous serons faits à la fois de notre corps et de prothèses mécaniques, ou de puces électroniques, greffées sur nos membres ou implantées dans notre cerveau. Ainsi serons-nous sans cesse régénérés, et vivrons-nous éternellement...

De son côté, un scientifique américain, Gordon Bell, nous annonce que notre *mémoire*, dès l'année 2020, sera prolongée, soustraite à l'oubli et préservée pour l'éternité, grâce à l'informatique ! En effet, nous assure-t-il, nous serons en mesure, d'ici dix ans, de nous créer une « e-mémoire »¹⁴. Ce projet de mémoire totale, il l'appelle d'ailleurs d'un nom emprunté à un livre et un film de science-fiction, « Total recall ». Il s'agit de filmer et d'enregistrer absolument tout ce

¹³ Roland Moreau, *L'immortalité est pour demain*, Fr. Bourin, 2010, texte de la quatrième page de couverture. C'est moi qui souligne.

¹⁴ Cf. Tristan Vey, « Si l'homme était doté d'une e-mémoire totale et éternelle », in *Le Figaro* du 14 janvier 2011.

que nous vivons, et de le stocker sur une puce électronique, afin de le retrouver à tout instant.

M. Gordon Bell croit donc que la mémoire humaine est une unité de stockage, indépendante du reste de notre être. Il oublie évidemment que la mémoire humaine est *affective* ; qu'elle est solidaire de nos projets, de nos désirs, de toute notre expérience, et qu'elle ne consiste pas à collectionner des faits comme on entasse des objets. Son rêve d'une « e-mémoire » est tout à fait puéril, comme celui d'échapper à la mort individuelle. Mais le seul fait que des hommes, aujourd'hui, poursuivent ce genre de rêve, est vraiment révélateur : nous ne sommes plus capables de donner du sens à notre mort, comme l'ont toujours fait les sociétés humaines. Dès lors, à défaut de la rendre sensée, nous essayons de la supprimer.

Mais comme le temps et la mort continuent d'exister malgré nos dénégations, nous nous enfonçons toujours plus profondément dans le vertige du présent, dans le temps-maelstrœm, qui nous piège et nous engloutit. Je pourrais évoquer cet autre phénomène de notre société contemporaine, celui d'une « information » qui nous met à tout instant en prise directe sur le monde entier, mais émiette ce monde en une succession d'instantanés bruts, sans lien entre eux, sans signification. Grâce à Internet, nos journaux peuvent être « actualisés » chaque heure, chaque minute. Le monde nous est ainsi livré « en temps réel », comme disent les médias. Mais du coup, les événements se chassent les uns les autres, et le papillotement de leur « actualité », nouvelle à chaque instant, nous tétanise et nous abrutit.

D'un côté, nous rêvons d'immortalité physique, et de l'autre nous sommes incapables de vivre au-delà de l'instant ! *Panta dinei*, tout tourbillonne...

*

Tout ce qui demande du temps : la mémoire, la conscience de l'histoire, mais aussi l'élaboration d'un projet humain, à la fois individuel et collectif, se trouve alors pris dans le maelstroem dont je parlais. Ce tourbillon n'épargne même pas les *arts* du temps, en particulier l'art qui nous réunit ici, la musique.

À première vue, cela semble impossible. Comment « comprimer », pour ne la faire durer qu'un instant, une musique qui, pour exister, doit se déployer dans le temps ? Car enfin, si nous écoutons aujourd'hui une symphonie de Beethoven (ou, par exemple, *Idomeneo* de Mozart), l'audition de ces œuvres demande, à peu de chose près, la même durée qu'à l'époque de leur création. Pour Beethoven, on pourrait même dire que l'audition d'une de ses symphonies demande aujourd'hui *plus* de temps que du vivant du compositeur, parce qu'il imposait, paraît-il, des *tempi* très rapides. Quoi qu'il en soit, la durée d'écoute d'une œuvre musicale, comme la durée de lecture d'un livre, demeure *grosso modo* la même, quelle que soit l'époque où ces œuvres sont écoutées ou lues.

Mais voilà : prisonniers de notre temps-maelstroem, nous ne supportons même plus de donner à la lecture et à la musique le temps qu'ils réclament. C'est pourquoi nous nous sommes mis à inventer des *digests* de certains grands ouvrages de la littérature. Et quant à la musique, nous nous sommes mis à retravailler des symphonies de Beethoven ou de Tchaïkovski pour les faire tenir dans le temps restreint de la publicité télévisée qu'elles doivent illustrer... Pire encore : neuf personnes sur dix, ou peut-être neuf cent quatre-vingt-dix-neuf sur mille s'arrangent pour entendre de la musique sans l'écouter, donc pour ne lui consacrer exactement *aucun* temps. En effet, la meilleure méthode qu'on ait trouvée pour ne pas se soumettre à

la temporalité de la musique, c'est de ne pas l'écouter, tout en la diffusant à pleine puissance, afin que son intensité sonore compense le vide de sa signification.

Mais précisément : ces exemples de *digests* musicaux ou littéraires, et plus grave encore, parce qu'infiniment plus répandue, cette barbare soustraction de la musique à sa condition temporelle, cette barbare tentative de la transformer en un présent hypnotique et sempiternel – tout cela prouve bel et bien que nous sommes pris dans le temps-maelstrøm.

*

Eh bien, j'ai envie de dire que pour échapper à ce tourbillon, il faut et il suffit que nous sachions écouter *vraiment* la musique. J'ai tenté de vous décrire les deux grandes conceptions du temps qu'a connues l'humanité (le temps cyclique et le temps linéaire, le temps des astres et le temps du fleuve). J'ai suggéré que nous sommes aujourd'hui incapables de choisir l'un ou l'autre de ces temps, et que nous sommes pris dans l'effrayant tourbillon d'un présent perpétuel. Je ne dis pas que la musique offre la solution complète et définitive de ce problème et le remède parfait à ce mal. Mais j'ai du moins l'impression qu'elle nous redonne, et qu'elle redonne à la fois à notre cœur et notre esprit, à notre intelligence et à notre sensibilité, la juste et pleine conscience du temps.

La conscience de quel temps ? Eh ! bien, je crois que la musique, et c'est en cela qu'elle est si belle et si nécessaire, nous donne *à la fois l'expérience du temps-fleuve et celle du temps-cercle* ! Oui, j'ai l'impression qu'elle nous permet de vivre simultanément les richesses de ces deux temporalités, sans pour autant tomber dans la confusion du temps-maelstrøm.

La musique, du moins la musique occidentale, incarne bien sûr le temps-fleuve. Chacune de ses œuvres est un *récit*, qui va

de la naissance à la mort ; chacune de ses œuvres pourrait symboliquement porter le titre que Liszt a donné à l'un de ses poèmes symphoniques : *Du berceau à la tombe*. Mais au temps-fleuve, elle parvient à conjoindre harmonieusement le temps-cercle : elle parvient, par le jeu de ses répétitions et de ses reprises, à donner le sentiment que le temps, s'il va vers la mort, participe aussi de l'éternité.

*

Oui, la musique exprime conjointement, harmonieusement, ces deux visions du temps. Je ne puis pas vous donner ici, à l'appui de mes dires, des exemples musicaux. Mais je voudrais seulement évoquer verbalement devant vous, en guise de conclusion, un exemple à la fois poétique et musical. Il s'agit d'un lied de Franz Schubert, qui me paraît illustrer de la manière la plus bouleversante ce double pouvoir de la musique : exprimer, dans la beauté, la vérité du temps linéaire, du temps-fleuve, tout en incarnant le rêve d'un temps-cercle, d'un temps astral, d'un éternel retour qui, sans nous faire échapper à la mort, nous assure que la vie, quelque part, hors de nous, continue, et que tout est bien ainsi.

Ce n'est pas un hasard, bien sûr, si le titre de ce lied a été choisi comme *motto* d'une des soirées de concerts de *Wort & Klang*. Ce titre, c'est « *Auf dem Wasser zu singen* ». L'auteur du texte est Friedrich Leopold Graf zu Stolberg. Ce poète, qui fut l'ami de Goethe, n'est certainement pas aussi génial que Goethe, mais c'est un poète délicat et subtil. Et Franz Schubert n'a pas dédaigné de mettre en musique plusieurs de ses œuvres.

Auf dem Wasser zu singen, écrit en 1782¹⁵, est tout entier fondé sur une métaphore : le temps y est comparé au flux d'une

¹⁵ http://de.wikisource.org/wiki/Lied_auf_dem_Wasser_zu_singen

paisible rivière qui coule entre des bosquets. Certains commentateurs disent qu'il s'agit d'un lac, et non pas d'une rivière. Mais justement, on ne sait pas si les eaux se dirigent vers une embouchure, ou si elles se contentent de clapoter et de scintiller sous le soleil couchant, sans avancer vraiment. Et de même, on ne sait pas si le temps coule vers la mort ou tourne sur lui-même comme les astres dans le ciel.

Ce doute sur la nature du temps va se prolonger en un autre doute, à la fin du poème : on ne sait pas si c'est le temps qui passe et disparaît loin de l'homme, ou si c'est l'homme qui passe et disparaît. Écoutons ces vers :

Ach, es *entschwindet* mit tauigem Flügel
Mir auf den wiegenden Wellen *die Zeit*.

Ah, il disparaît sur une aile de rosée
Loin de moi, sur les vagues berceuses, le temps.

Ici, c'est donc le temps qui disparaît loin de l'homme. Mais lisons la suite :

Morgen *entschwinde* mit schimmerndem Flügel
Wieder wie gestern und heute *die Zeit*,
Bis *ich* auf höherem strahlenden Flügel
Selber entschwinde der wechselnden Zeit.

Demain disparaîtra sur ses ailes miroitantes
À nouveau, comme hier et aujourd'hui, le temps,
Jusqu'à ce que, sur une aile plus haute et rayonnante,
Je disparaisse moi-même du temps changeant.

Le poète passe, de manière subtile, d'une idée à l'autre, ou d'une intuition à l'autre : comme la rivière coule, comme le soleil se couche, le temps passe et « échappe » en quelque sorte à l'homme. Mais à la fin, c'est l'homme qui échappe au temps,

qui « disparaît du temps changeant ». Autrement dit, le mouvement du temps va continuer, même si l'homme disparaît dans la mort. L'homme se retire du monde, mais le monde continue d'exister. L'homme meurt, mais la nature demeure. L'homme quitte le temps, mais le temps ne s'arrête pas.

*

Cette idée est-elle douloureuse ou consolatrice ? Ce qui est sûr, c'est qu'à partir de ce texte, Schubert compose une musique absolument géniale et poignante, qui traduit à la fois le balancement des vagues, leur scintillement dans la lumière, le mouvement du « temps changeant », le mouvement du poète qui va quitter le temps, et sa disparition qui n'est pas la fin de tout : car le temps, lui, continue d'exister.

Schubert a écrit sa musique sous une forme strophique, ce qui évidemment suggère l'idée d'une répétition, voire d'un éternel retour des vagues, et du temps. En outre, il passe sans cesse de la tonalité de *la bémol mineur* à celle de *la bémol majeur*, ce qui crée une impression de doux balancement, à la fois celui des vagues et celui du passage de la tristesse à la joie, de la joie à la tristesse. Mais précisément, et comme toujours chez Schubert, nous sommes au-delà de la tristesse et de la joie.

D'autre part, l'accompagnement du piano dessine une figure descendante, sans cesse recommencée. Chaque note de la descente est cependant énoncée deux fois (par exemple : *mi-mi, ré-ré, do-do, si-si, la-la*). Si bien que l'auditeur éprouve à la fois la sensation du mouvement et celle de l'immobilité. Il croit entendre le clapotis des vaguelettes contre le bateau, mais aussi (si vous me permettez cette expression) la respiration de l'âme dans le temps...

Cependant, il faut bien que la musique finisse. C'est la voix humaine qui se tait d'abord, comme l'âme humaine qui « échappe au temps changeant ». Le piano, lui, continue,

répétant plusieurs fois le même dessin, qui cette fois n'est plus une figure descendante, mais la décomposition de l'accord de tonique, ce qui donne plus que jamais l'impression paradoxale d'un mouvement immobile, d'un vol qui plane au-dessus de la voix silencieuse.

Dans l'admirable version pour piano seul que Franz Liszt a donnée de ce lied, il développe longuement cette conclusion pianistique, alors que chez Schubert elle est extrêmement brève. Mais si Liszt prend cette liberté, c'est pour nous faire d'autant mieux sentir ce mystère de la musique qui continue après la fin du chant, c'est-à-dire le mystère du temps qui continue après la disparition de l'homme.

*

Le rêve de Faust, qui s'adressant à l'instant, lui disait : « Verweile doch, du bist so schön ! » est décidément un rêve impossible. L'instant ne s'arrête pas. C'est bel et bien nous qui nous arrêtons. Mais ce destin tragique, la musique nous aide à l'accepter et à l'aimer.

Lorsqu'on entend le lied de Schubert, « *Auf dem Wasser zu singen* », on parvient peut-être consentir à la tragédie humaine : accepter le temps, c'est accepter de quitter le temps, accepter qu'il continue sans nous. Oui, des musiques comme celle-là nous y aident. Elles nous aident alors à ne pas nous laisser engloutir dans le tourbillon du temps-maelstroëm. Dès lors, le temps peut devenir notre ami, devenir le lieu de notre contemplation, comme celui de notre action créatrice.

Pour parler grec une dernière fois : « *panta rhei, anthrôpos thnêtos estin, alla poiêtes* » : « Tout coule, l'homme est mortel ; mais il est poète ». C'est-à-dire, tout à la fois, contemplateur et créateur du monde.

*